

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# FANTASQUE.

AUBIN, Rédacteur,  
W. H. ROWEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES. { No. 46, Rue Grant, St. Roch.  
                          { No. 7, Ruedes Pruitries, St. Roch.

## CONDITIONS.

Ce Journal se publie au No. 4, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend quatre sous; celle du Jeudi en a sept et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shillings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shillings par année. On n'envoie pas le journal à la campagne au moins de six mois. Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



## DÉPÔTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez Mr. E. SINGRAS, marché de la Haute Ville, et chez Mr. ANT. MATHÉ, Jusse-Ville.

## AGENTS.

Montréal.—Chez Mr. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.

Trois Rivières.—Chez M. OLIVIER BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désirent se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes sont priées de nous le faire savoir.

---

*en obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

---

Vol. 3.

Quebec, 22 Aout, 1841.

No. 71.

---

## MELANGES.

### HISTOIRE D'UNE ROSE.

La galerie, parallèle au cours de la Seine, qui joint le palais des Tuileries au Louvre, venait d'être construite sur les dessins de Philibert de l'Orme; et, le 15 janvier 1664, Louis XIV voulut descendre dans les vastes serres, où Le Nôtre avait appelé, des quatre parties du monde, les fleurs les plus rares et les plantes les plus curieuses.

L'air qu'on respirait sous ces voûtes était tiède et parfumé comme celui d'un jour de printemps. A la droite du maître était Colbert, rêveur silencieux, toujours occupé de gigantesques projets, ou gémissant de voir le plus grand roi du monde se fourvoyer dans mille intrigues d'amour; à sa gauche, Lauzun, cet habitué courtois qui n'eut pas assez de finesse pour deviner la haine déguisée sous la faveur royale et qui devait expier plus tard, au château de Pignerol, le crime d'être plus aimable et plus beau que le roi.

—Messieurs, dit Louis XIV, en montrant à son ministre et à son favori la

magique avenue d'orangers dont les fruits se détachaient sur un sombre rideau de verdure n'eût-voilà-t-il pas un noble présent de notre ancien ennemi Philippe IV, maintenant notre beau-père ? Il a dépeuplé ses jardins pour orner les Tuileries, et l'infante d'Espagne, en voyant nos beaux arbres, ne regrettera plus les ombres de l'Escurial.

—Sire, dit gravement Colbert, la reine pleure une perte beaucoup plus douloureuse... celle de votre affection.

—Parbleu, s'écria gaiement Lauzun, pour regretter une chose, il faut l'avoir connue !... Or, si je ne me trompe.

—Silence, M. le duc ! votre ton léger nous blesse, autant que le reproche indirect qui l'a précédé !... M. de Colbert, mon mariage est l'œuvre de la politique de Mazarin : c'est assez vous dire j'imagine, qu'on s'est bien gardé de consulter mon cœur.

Le ministre s'inclina sans répondre.

—Quant à vous, M. de Lauzun, continua le roi, veuillez ne plus mettre en oubli désormais que Marie Thérèse est reine de France, et que la nature de nos sentimens à son égard ne doit être l'objet d'aucune discussion.

—Sire, vous me voyez au désespoir d'avoir pu vous déplaire.

—Brisons là-dessus ! dit Louis XIV, en s'approchant d'un homme assez jeune encore, qui n'ayant pas été prévenu de la visite du roi, s'était depouillé de son habit pour tailler à l'aise un superbe rosier de Hollande.

Cet homme était le célèbre jardinier Le Nôtre. Il avait, l'année précédente tracé le jardin des Tuileries et s'occupait alors à soigner les arbustes qui devaient orner, au printemps, les bosquets royaux. Préoccupé par quelque sou venir, apparemment fort désagréable, Le Nôtre n'avait pas entendu les visiteurs. Il grondait, à part lui, laissant échapper des jurons plus qu'énergiques, en promenant la serpette sur les branches du rosier.

—Eh quoi ! sommes-nous donc de mauvaise humeur ? lui demanda Louis XIV.

En présence de la majesté royale, le jardinier ne prit pas même le temps de remettre son habit. Il s'écria, sans autre préambule :

—Sire, justice !... Ce matin, les demoiselles d'honneur de madame la reine mère ont fait une excursion dans mes domaines et n'ont tenu aucun compte de mes plantes. Voyez ce magnolier d'Amérique : c'est le seul que votre majesté possède... Eh bien, sire, elles en ont coupé les plus jolies fleurs. Elles ont cueilli les oranges et ravagé les rosés ! Heureusement j'ai pu leur cacher mon plus beau rosier, mon enfant chéri, celui que je cultive avec le plus d'amour et qui vivra cinquante ans, pourvu qu'on ait soin, si je meurs le premier, de ne lui laisser produire qu'une rose par saison.

Le Nôtre alla prendre place à quelque distance de l'arbuste dont il faisait l'éloge.

—C'est la rose à cent feuilles, sire ! Je l'ai sauvée du pillage ; mais je déclare à Votre Majesté, si pareille chose se renouvelle...

—Allons, allons, calmons-nous ! dit Louis XIV, les jeunes filles sont comme les papillons, elles aiment les fleurs.

—Eh ! morbleu, sire, les papillons ne cassent par les branches et ne mangent pas d'oranges.

Le grand roi daigna sourire à cette brusque répartie du jardinier.

—Voyons, lui dit-il, nommez-nous les coupables.

—Toutes sire !... c'est-à-dire, non ; la colère me rend injuste. Une seul

n'a pas suivi l'exemple de ses compagens. C'était la plus belle, fraîche comme cette rose et douce comme un ange. La pauvre enfant cherchait à me consoler, pendant que les autres pillaient comme en pays conquis... Et le se nommait Louise.

C'est Mlle de la Vallière, dit Lauzun à Louis XIV, cette jeune personne que vous avez remarquée hier au cercle de Mme Henriette.

— Elle aura sa récompense, dit le roi. Nous voulons que Mlle de la Vallière soit la seule, de toutes les filles d'honneur, qui assiste au bal que nous donnons ici ce soir même.

— Un bal !... Ah ! mes pauvres fleurs ! s'écria Le Nôtre, en joignant les mains avec accablement.

Colbert, dont la première remarque avait été mal accueillie du maître, avait jugé convenable de ne pas se mêler à la conversation précédente. Cependant, lorsqu'il entendit former un projet de bal, il crut devoir rappeler que Louis XIV avait promis audience à deux architectes, Claude Perrault et Libéral Bruant : le premier devait présenter les dessins de l'Observatoire, le second le plan de l'hôtel des Invalides.

— Recevez ces messieurs vous-même, répondit le roi. Nous danserons pendant que vous travaillerez à notre gloire, monsieur le ministre : la postérité ne le saura pas !... Seulement, pour orner ces murailles nues, veuillez faire demander à la manufacture des Gobelins, que vous venez de fonder, quelques unes de ces belles tapisseries dont vous nous avez fait l'éloge.

Donc, au grand désespoir de Le Nôtre, le bal eut lieu dans les serres métamorphosées, comme par un coup de baguette, en une vaste galerie où se confondaient mille girandoles étincelantes de diamans et de fleurs. Chaque oranger ressemblait à un gracieux candelabre de verdure et portait des bougies à ses branches. C'était un coup-d'œil ravissant que tous ces arbres fleuris, ces visages de femmes animés par le plaisir et qui se pressaient en foule sur le passage du maître pour en obtenir un regard. L'aiglon rugissait au-dehors, et le pauvre grelottait sur le pavé des rues ; mais, en compensation, la cour dansait, comme en un jour d'été sous l'ombrage et respirait d'enivrans parfums.

La jeune reine ne se trouvait point à cette réunion solâtre. Marie-Thérèse, humble et réservée, fuyait les plaisirs bruyans aux-quels se livrait le monarque, son époux, et tenait assidûment compagnie à la reine-mère, sa tante. En conséquence, le bal était présidé par Mme Henriette et par Olympe Mancini, comtesse de Soissons.

La douce et timide La Vallière se tenait modestement à l'écart, lorsque le roi, qui depuis long-temps la cherchait des yeux, l'aperçut enfin sous ce même magnolier que ses compagnes avaient dégarni de ses fleurs, acte imprudent dont elles étaient punies en n'assistant pas à la fête.

Un instant après, la main de Louise tremblait d'émotion, pressée qu'elle était par la main royale, car Louis XIV avait choisi la fille d'honneur pour sa danseuse.

(A continuer.)

Mr. Williams, oculiste anglais, a opéré par le moyen de ses remèdes et de ses soins des cures merveilleuses ; nous voyons par la *Gazette de Québec* qu'il a guéri un aveuglé du nom de William Totten de l'école nationale et une femme qui était sourde.

Pauvres comme riches feront bien de profiter de sa présence à Québec pour recourir à son art.

## LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 23 AOUT, 1841.

## BOITE DE PANDORE.

(Pour le Fantasque.)

*Mr. le Rédacteur,*

Toujours jaloux de mériter et de conserver l'estime d'un homme d'esprit quand surtout je ne crois avoir rien fait pour la perdre, je ne puis me défendre de vous exprimer le regret que j'ai éprouvé de voir pervertir les motifs qui m'ont fait voter contre le *Bill de vote par ballotte*, par l'aimable et spirituel *Fantasque* sans doute que je ne pouvais pas trouver mauvais que vous trouvassiez à redire l'indépendance de mon vote mais je me flattais d'avoir donné assez de garanties de mon patriotisme et de mon intégrité, et d'être assez avantageusement connu de vous par les antécédens de ma jeune vie publique, pour qu'on ne m'ait tribuât pas les motifs qu'on me prête pour avoir voté comme je l'ai fait dans la circonstance précitée ; les actions d'un homme public deviennent nécessairement la propriété de la presse et le domaine du public, mais le mobile de ces actions sont le secret de leurs auteurs et sont toujours respectables tant qu'elles sont un mystère pour tous ; autrement l'indépendance seroit éternellement offerte en holocauste aux spirituels médisans de votre espèce ! Comme le *Fantasque* donc a eu le malheur d'insinuer, dans le public, que les mœurs de son Excellence m'étaient allés jusqu'à la conscience, et que j'avais soutiré mon vote sur le *ballotte* des croûtes de quelque plat aristocratique, j'ai l'honneur d'en solliciter la faveur d'une admission pour ma présente réclamation, et je l'attends, Monsieur, de votre justice pour mon caractère public et de votre estime pour la vérité. Je suis Monsieur du petit nombre de ceux qui n'ont jamais franchi le seuil de Lord Sydenham, à Kingston, qui n'ont par conséquent jamais partagé le banquet du *pacha* des Canadas-Unis ; ainsi, ce n'est point dans l'enivrement des délices de Château Sydenham que j'ai puisé les motifs qui m'ont fait voter contre le *Bill de vote par ballotte*.

Plus que personne, je tiens à l'estime de ma patrie, et je vous prie de me faire la justice de ne pas m'attirer son indignation par une spirituelle et j'en suis sûr bien innocente calomnie.

J'ai l'honneur de vous saluer,  
Monsieur,  
et d'être Votre très humble serviteur,  
J. G. BARTHE.

Kingston, ce 17 Août. 1841.

[ Comme nous n'avons pas eu le plaisir de voir les portraits mentionnés par un correspondant du *Canadien* nous ne nous érigerons pas en juge entre lui et l'écrivain dont l'opinion est donnée ci après ; c'est pourquoi, dans le but de fournir nouvelle matière aux louanges comme à la critique s'il y a lieu, nous ne croyons pas devoir refuser une place à l'écrit suivant qu'émet une estimation divergente sur des objets d'art que, comme tels, tout le monde a le droit de juger. C'est du choc des opinions que jaillit la lumière. ]

MR. LE REDACTEUR,

Vous qui paraissez vous intéresser aux arts et à tout ce qui s'y rattache, vous n'aurez sûrement pas manqué de lire attentivement la lettre d'UN AMI DE LA PEINTURE publiée par le *Canadien* d'hier et qu'on attribue à l'éditeur *pro tempore* de cette feuille, en conséquence de la barbarie affectée du style et du ton doctoralement pédantesque avec lequel l'auteur de cette lettre parle d'une chose qu'il ne connaît pas et sur laquelle néanmoins il veut faire une leçon d'admiration au public.

Certes, Mr. Plamondon est assez connu à Québec ; il a reçu de la part des journaux, du votre en particulier, des éloges assez fréquents pour qu'il n'ait plus besoin d'être rappelé à l'attention des *pratiques* ; sa réputation est sans doute assez bien établie par ses œuvres, et par toutes les personnes qui l'ont fait travailler pour qu'il puisse se passer des services d'admirateurs quelquefois plus officieux que judicieux ; mais lorsqu'on veut louer un homme de talent, pour que la louange lui soit utile il faut au moins chercher un sujet qui en soit digne ; or si vous avez vu, comme il est probable, les trois tableaux dont parle le correspondant du *Canadien*, vous conviendrez avec moi, du moins je le pense, que les portraits des trois dames religieuses sont à peu près les plus faibles de Mr. Plamondon et que ces productions pèchent justement par les endroits que le correspondant vante le plus. A lire la lettre en question il semblerait entendre l'artiste lui-même indiquer les beautés de son propre travail, expliquer avec complaisance aux admirateurs peu ou trop intelligents, les difficultés de l'exécution, leur en indiquer même les imperfections comme faites intentionnellement et par un sublime raffinement de l'art. Je ne veux nullement dire que cette communication ait été dictée par Mr. Plamondon lui-même, mais lors de ma visite à ses trois derniers portraits cet artiste m'a expliqué dans le même sens et presque dans les mêmes termes tout ce qu'il apercevait dans ces chefs-d'œuvres que malgré ma bonne volonté je ne pouvais voir du même œil.

A l'appui de ce que je vous dis plus haut je vais examiner avec vous quelques parties de l'obligeante communication. L'écrivain fait d'abord observer, d'un ton assez aigre, que « *par une habitude vicieuse dans tous les pays et particulièrement dans celui-ci on loue tout ce qui ne le mérite point.* » Au moyen de cette remarque l'écrivain fait ce qu'on appelle d'une pierre deux coups. D'abord il donne à penser que de tous les pays et du Canada en particulier il est le seul qui ne loue point ce qui ne le mérite pas ; ensuite il vous lance (du moins c'est l'opinion de bon nombre de personnes) pour avoir osé louer un jeune artiste qui joint à un mérite réel et déjà généralement apprécié, une modestie sur laquelle on pourrait prendre des leçons en échange de celles qu'on lui a données. Cette remarque a le défaut cependant de retomber à plat sur l'artiste que veut obliger L'AMI DE LA PEINTURE, car personne plus que lui n'a été loué dans ce pays ci ; mais pas dans les autres à la vérité. Je ne dirai rien, et pour cause de l'aveu que « Mr. Plamondon travaillé pour le public et non pour les particuliers, » mais je citerai la remarque suivante où le correspondant fait preuve d'une naïveté fort peu artistique :

Le peintre avait de grandes difficultés à surmonter, surtout dans le visage, presque entièrement couvert par un large bandeau serré qui étroit et qui contracte le front et les joues, et qui leur ôte cette aisance et cette liberté que le peintre aime à reproduire, et que l'on se plaît à admirer. Il n'y avait pas dans cette partie l'avantage des beaux costumes antiques si libres et si gracieux ; ainsi les belles formes du visage, les beaux contours étaient presque entièrement cachés.

Il me semble aux contraire que puisque les *beaux contours* étaient presque-entièrement cachés, le peintre se voyait dispensé de les reproduire ; et l'on regarde assez communément de beaux contours et de belles formes comme une des difficultés de la peinture. Si les visages avaient été totalement couverts l'écrivain se fût sans doute extasié en proportion de ce qu'on en aurait moins vu. Le même auteur par un effort inouï de son intelligence a découvert (et il croit devoir en faire part à ses lecteurs,) que la figure occupe le premier rang dans un portrait. L'an prochain, il nous annoncera sans doute que l'eau tient la première place dans une rivière :

Toujours cherchant à produire du relief, ce qui est tant dans la nature, vous ne le verrez jamais éclairer ses portraits en face, ce qui est le comble du ridicule, mais bien aux deux tiers ou aux trois quarts.

Cela dépend beaucoup du goût des personnes, qui, quelquefois, n'aiment point à se voir chargées d'ombres qui ne leur semblent par naturelles, puis du talent du peintre qui n'en a que plus de mérite, s'il sait produire de l'illusion et du relief sans avoir recours à un éclairage forcé, qui appartient plus strictement au genre historique qu'au portrait. Maître Vandick, au dire de l'amateur de Québec, n'est qu'un ridicule imbécile, pour n'avoir point suivi la méthode de Mr. Plamondon, et pour avoir osé au contraire, éclairer un grand nombre de ses portraits en face. S'il les eût illuminés par derrière, il eût bien mérité de notre AMI DE LA PEINTURE. Quant à moi, qui ne suis ni peintre ni même dessinateur, et qui ne crois pas pour cela m'y connaître moins que l'écrivain en question qui partage probablement avec moi cette privation, je prendrai la liberté de dire que j'ai vu chez Mr. Th. Hamel, des portraits parlants de ressemblance, d'un relief parfait, d'une teinte naturelle et pourtant éclairés en face. Que ceux qui doutent aillent visiter l'atelier de ce jeune artiste ; ils y trouveront une petite galerie déjà fort notable de portraits qu'ils reconnaîtront au premier coup-d'œil, s'ils ont vu seulement une fois les originaux ; il en est bon nombre d'éclairés en face et leur vue satisfait au moins autant l'œil et le cœur que des portraits qui semblent peints dans des tombeaux à la lueur de torches funéraires.

Je me tourne maintenant vers les draperies vers lesquelles je me sens attiré par un charme dont je ne suis pas maître. Quelle beauté dans ces draperies ? Avec quel naturel et quel abandon les a-t-il jetées sur ses personnages.

En effet, il y a une bien grande beauté dans ces draperies et l'artiste est inmanquablement de cette opinion, car il a fait celles des trois tableaux presque-absolument semblables ; c'est sans doute afin de dissimuler cette monotonie qu'il a placé les portraits très-loin les uns des autres dans son atelier. Quant aux poses que le correspondant vante si fort, je les trouve complètement gauches et insignifiantes ; l'auteur attribue cela "à l'habitude invincible des dames religieuses à prendre la même position." On saura désormais que les dames religieuses sont constamment dans la même position. Pour faire des portraits de dames religieuses vous n'avez qu'à en voir une, vous en voyez mille ; tout ce qui vous reste à faire, c'est de cacher les belles formes et les beaux contours, jeter un paquet de noir de fumée sur un côté et vous avez un chef-d'œuvre. A défaut d'autres, il faut bien se contenter de celui-là.

Je vais passer sur les savantes définitions de la peinture, pour arriver à cette assertion passablement hardie, et par laquelle Monsieur Plamondon est nommé sans appel, le premier coloriste du nouveau-monde ; peu s'en est fallu que l'auteur ne la mette à la tête de ceux de l'ancien. Sans vouloir ôter du mérite de

Mr. Plamondon, qui, en sa qualité d'artiste canadien, a droit certainement à des louanges, je prendrai la liberté de dire à Monsieur L'AMI DE LA PEINTURE, qui me semble bien davantage encore L'AMI DU PEINTRE, qu'en poussant ainsi des bourdes aussi désordonnées, il fait rire les badauds et lever les épaules aux gens de goût qui n'aperçoivent dans une admiration aussi ridicule que l'émanation d'un dépit mal dissimulé et le désir de nuire à d'autres confrères par des comparaisons qui ne sont que le reflet des conversations privées d'une méprisable petite cabale envieuse.

J'estime trop Mr. Plamondon et je respecte trop son talent pour croire un instant qu'il soit pour quelque chose dans cette appréciation outrée de productions qu'il sait lui-même ne pas être de ses meilleures ; je lui connais de plus assez de bon sens pour savoir qu'il est tout honteux de ces ovations qui lui font plus de tort qu'elles ne lui sont utiles.

Veuillez, monsieur l'Éditeur excuser la longueur de cet écrit qui ne m'est dicté que par un sentiment de justice envers les artistes et par l'intérêt que je prends aux arts dont on retarde autant l'avancement par des louanges maladroites que par des critiques trop exigeantes.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,  
avec considération  
UN AMI DES PEINTRES.

#### EUPHRASIE BORGHESE.

Comment ce jeune et brillant rossignol des cieus chauds a pu s'égarer jusques dans nos forêts sombres et ignorées ; comment cet enfant gâté du monde artistique a pu tomber parmi nous, pauvres sentinelles avancées que la civilisation oublie ; comment cet éloquent messager des muses a pu venir nous faire entendre généreusement ses suaves accents, à nous barbares dont les oreilles ne vibrent qu'au cri sauvage de l'oiseau de proie, c'est un bonheur que nous voulons goûter sans chercher à le comprendre ; c'est une joie que nous acceptons avec reconnaissance sans nous croire dignes de l'apprécier.

Nous avons assisté au concert que cette excellente cantatrice donna samedi soir à l'Hôtel d'Albion et c'est avec un profond chagrin que nous avons pu voir que notre population n'est pas encore assez mûre pour de pareilles fêtes ; au plus cent personnes se trouvaient réunies dans cette salle qui n'avait peut-être jamais vu tant de talent, si peu de monde ; et cependant Mlle Borghese était précédée d'une réputation acquise par les soins des premières célébrités musicales, recommandée par des journaux qui font loi en matière de goût. Néanmoins nous ne désespérons point ; si la jeune prima-dona est bien conseillée elle ne se rebuttera point et nous favorisera d'un second essai. Tous ceux qui l'ont entendue y retourneront à coup sûr et entraîneront, de force s'il le faut, leurs plus intimes amis.

Mademoiselle Borghese réalise toutes les espérances que nous ont fait concevoir ceux qui l'avaient annoncée, et c'est dire assez. Sa voix est toujours parfaitement juste quoique très forte ; le timbre qui est des plus étendus en est pur dans tous ses tons, et ses élans hardis des basses intonnations aux cordes élevées rappellent heureusement les merveilles de l'immortelle Malibran. Comme elle Mlle Borghese ménage avec un goût exquis les embellissements, les petites notes, les trilles et *fioritures* dont les médiocrités et les talents déjà vieillis sont si prodigieux. Sa méthode est facile et montre de profondes études. Ajoutons qu'à ces talents naturels et d'acquisition la jeune virtuose joint une expression dramatique un jeu de physionomie qui doivent en faire un des précieux ornements de la scène lyrique.



Nous ne nous rappelons malheureusement point tous les morceaux dont se composait le programme; mais ce qui ne sortira jamais de notre mémoire, c'est l'effet du dernier duo tiré de *la fille du régiment*, où la brave et sémillante vivandière fit envier à tous les auditeurs un enrôlement sous son charmant drapeau. Si nous avions une voix un tant soit peu influente auprès de l'aimable et belle virtuose, nous lui redemanderions humblement la répétition de ce morceau pour une seconde soirée.

Mademoiselle Borghese est accompagnée de Mr. Etienne Voizel, chanteur et pianiste distingué, possédant une excellente voix de ténor qu'il conduit avec un goût et une méthode sévères. Outre les duos où il fut à la hauteur de la cantatrice, on lui doit de charmantes romances dont quelques unes de sa propre composition. En sus du programme il gratifia gracieusement l'auditoire d'une jolie chansonnette, *l'enfant du régiment*, donnée avec un naïf tout militaire, un *chique* exclusivement français; les applaudissemens unanimes qui l'accueillirent témoignent assez du plaisir qu'il a fait.

Il nous reste à peine assez de place pour mentionner Mr. Billet, violoncelle du premier ordre, probablement le plus habile qui ait traversé l'atlantique. S'il était des bornes à l'art de l'exécutant on pourrait dire qu'il les a atteintes; car qui oserait imaginer quelque chose de plus parfait que les sons que ce jeune musicien tire de son instrument, de plus rapide que ses *presto*, de plus gracieux que son incomparable *staccato*, de plus noble que son expression, de plus entraînant que son arpegge, de plus délicatement juste, de plus *perlé* que ses descentes chromatiques, de plus difficile enfin que son jeu de double corde. En vérité nous plaignons ceux qui ne peuvent l'entendre; car nous doutons qu'ils aient jamais l'occasion de rencontrer rien qui lui soit comparable.

Que ceux qui osent aspirer au titre d'amateurs de musique se hâtent donc si l'occasion s'en présente encore d'aller entendre les trois artistes dont la présence est une véritable bonne fortune pour notre ville, et nous leur prédisons que s'ils regrettent une chose, c'est de n'avoir pu jouir du premier concert. Il faut se porter en masse à la prochaine soirée, il le faut pour l'honneur du pays.

P. S. Nous apprenons que les artistes donnent leur second et dernier concert demain soir, Mardi. Si cette solennité avait lieu au théâtre nous pensons que les voix des chanteurs, habitués à des salles de spectacle, y gagneraient considérablement. D'ailleurs ce plaisir serait ainsi à la portée de bon nombre de personnes dont la bourse n'est pas proportionnée à la curiosité.

\* \* Plusieurs articles éditoriaux sont remis à une prochaine feuille pour faire place aux productions de nos correspondants.

**J.** B. CORRIVEAU, CHAPELIER, No 15 rue Lamontagne, second magasin en dehors de la porte Prescott, a reçu un lot de redingottes et manteaux de caoutchouc, (macintosh) imperméable, et tient constamment chapeaux et casquettes aux dernières modes.

#### MANUFACTURE DE POÊLES RUSSÉS,

Par une compagnie dirigée par M. SMOLENSKI, qui a fait venir de Poïogne plusieurs ouvriers dont la fabrication de ces Poêles est l'état.

QUEBEC, 99 RUE SAINT-VALIER.

**MM.** LES CURÉS et autres qui éprouveraient quelq'embras au sujet des chemins, enverra des directions sur la manière d'y remédier.

Comme M. SMOLENSKI ne croit pas pouvoir suffire à toutes les demandes, il prévient qu'il les personnes qui en feront les premières seront les premières servies.

Québec, 12 juin 1841.